

Histoire et histoires dans *Ségou* de Maryse Condé

Cathy Vansintejan

*Ségou*¹⁾ est le troisième roman de Maryse Condé ; il a été publié en deux volumes, *Ségou : les murailles de terre*, en 1983, et *Ségou : la terre en miettes*, en 1984. Il est à la fois en rupture et en continuité avec ses deux premiers romans²⁾ : *Heremakhonon* (1976) et *Une saison à Rihata* (1981). Si ceux-ci sont des biographies fictives centrées sur la quête identitaire d'un personnage principal, *Ségou* est une saga familiale qui confronte les ressorts d'un siècle d'histoire qui détourna cette région d'Afrique de sa trajectoire ancestrale. On a pu déceler³⁾ une continuité entre ces premiers romans et *Ségou*, dans le sens où le désir de l'héroïne originaire des Antilles d'établir son héritage africain est implicitement poursuivi par l'auteure de *Ségou*. Maryse Condé dédie son œuvre à « (s)on aïeule bambara », celle jusqu'à qui il lui est à jamais impossible de remonter physiquement.

Le fait que Maryse Condé ait annoncé⁴⁾ à l'occasion de la publication de son nouveau roman⁵⁾ qu'il serait son dernier, nous pousse à revenir sur *Ségou* dont on a pu dire que « jusqu'à présent, aucun roman africain n'a brossé un tableau aussi ambitieux, historiquement documenté et réussi sur le plan romanesque que le Ségou de Maryse Condé. »⁶⁾ *Ségou* semble avoir attiré moins d'analyses et de recherches que les romans qui l'ont suivi. Par exemple, dans la liste d' « articles choisis » de la base de données *île en île*⁷⁾, 30 contiennent le nom d'un roman, dont six pour *Heremakhonon*, sept pour *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*, onze pour *Traversée de la Mangrove*, quatre pour *La Migration des cœurs* et deux seulement pour *Ségou*. Enfin, c'est le dernier roman de Condé centré sur l'Afrique. Après lui, l'auteure revient aux Antilles, même si les liens avec l'Afrique sont toujours présents : ce sont les liens imaginés, fantasmés par des descendants, qu'ils soient d'esclaves ou de rois. Ces récits investissent les Etats-Unis (*la femme cannibale*), ou plusieurs

continents à la fois (*les belles ténébreuses, les derniers rois mages, Moi, Tītuba sorcière...*). On peut donc lire cet ultime roman africain comme le symbole de retrouvailles profondes de l'auteure avec l'Afrique de ses ancêtres, avant de retrouver la diaspora noire, celle de son île natale en particulier, et celle du monde en général, comme s'il lui avait fallu éprouver ce retour aux sources préconisé par la mouvance de la négritude d'Aimé Césaire, avant de le dépasser. (« En fin de compte, je pense que c'est un piège... la quête d'identité d'un Antillais peut très bien se résoudre sans passer, surtout physiquement, par l'Afrique. »)⁸⁾

Le fait qu'une partie de la matière du roman ait été destinée à constituer l'objet d'une thèse sur la tradition orale de la région en fait un document très informé. L'histoire et la géographie des villes, l'observation des cultures et des sociétés, les descriptions des paysages, de l'architecture, de l'habillement, font preuve d'un savoir encyclopédique sur la région, un savoir harmonieusement mêlé au récit.

À travers l'histoire d'une famille traditionnelle contée sur plusieurs générations, on suit le processus de l'inexorable déclin du Royaume bambara dont la capitale est Ségou. L'idée de ce processus est présente dans les sous-titres des deux volumes du roman *Ségou* : « *Les murailles de terre* » suivi de « *La terre en miettes* ». Les grands mouvements de l'Histoire sont intimement mêlés à ceux des personnages : la propagation rapide de l'islam, le trafic d'esclaves, l'implantation progressive des Occidentaux, bouleversent le destin de la région parallèlement à celui de ladite famille. Le premier personnage à apparaître dans le roman, Dousika, n'a pas encore conscience de l'existence de ces « fléaux » ; c'est un noble bambara faisant partie de la cour du mansa (ou roi) de Ségou, tout entier dans le respect des croyances ancestrales, suivant à la lettre les devoirs d'offrandes aux dieux et aux ancêtres, se fiant corps et âme aux paroles des féticheurs, alliés de l'invisible. L'islam est déjà là, mais il est minoritaire dans la ville, et les Peuls, premier peuple nomade à l'adopter, sont traditionnellement assujettis aux Bambaras, présentant donc peu de danger. La présence européenne ne constitue encore qu'une menace lointaine, mais qui suscite de grandes interrogations. L'auteure fait commencer le roman en 1797, au moment où un homme blanc accoste sur les rives du fleuve Joliba,

suscitant une immense curiosité chez les habitants de Ségou ; il se fera refuser l'entrée de la ville. Cet événement a bien eu lieu, reporté par l'homme en question dans ses carnets de voyages⁹⁾ et il a même inspiré l'auteure qui en dit ceci : « ça m'a paru un moment assez symbolique du moment où Ségou était une ville interdite et où personne ne pouvait y entrer sans permission. L'arrivée de ce Blanc est un signe indéchiffrable pour les gens de Ségou »¹⁰⁾.

Dans la deuxième génération, on suit l'histoire de quatre fils de Dousika. L'aîné, Tiékoro, se convertira très jeune à l'islam et connaîtra un destin peu commun lié à ce choix. Le deuxième fils, Naba, jeune chasseur de lion héroïque, se fera kidnapper pour être vendu comme esclave. Le troisième fils, Siga, sera obligé d'accompagner son frère Tiékoro pour ses études à Tombouctou, mais il sera employé chez des marchands de Fès avant de revenir vivre à Ségou. Le quatrième, Malobali, servira différentes armées, avant d'être recueilli par deux missionnaires français, puis de rencontrer une femme à Ouidah pour finir emporté par une épidémie de variole à Abomey.

Dans la génération suivante, on suit principalement l'histoire de trois des petits fils de Dousika. Mohammed, fils de Tiékoro et Maryem, suit les traces de son père Tiékoro : envoyé étudier les textes sacrés de l'islam dans la ville de Hamdallay dès l'enfance, il sera profondément croyant et fera figure de prophète quand il rentrera à Ségou dans l'intention de convertir les habitants récalcitrants ; il reviendra pourtant vers la culture bambara à la fin de sa vie. Eucharistus, fils de Naba et Ayodélé, sera le premier élève noir d'une école chrétienne à Fourah Bay College, en Sierra Leone, il ira suivre des cours de prêtrise à Londres dans les années 1840 et reviendra diriger une paroisse flanquée d'une école à Lagos. Olubunmi, fils de Malobali et Romana, élevé à Ségou, s'engagera dans le combat armé mené contre les Toucouleurs envahissant la région, puis, après un bref passage dans l'armée des Français, il rentrera à Ségou.

Dans la quatrième génération, on suit les destinées de Samuel, fils d'Eucharistus et Emma, d'Omar, fils de Mohammed et Ayisha, de Dieudonné, fils de Olubunmi et Awa, et d'Ahmed, fils de Mohammed et Awa. Samuel, né à Lagos, rencontrera un voyageur idéaliste rêvant de trouver un territoire où accueillir les anciens esclaves, s'embarquera dès l'adolescence pour un long voyage qui le mènera sur la Gold Coast à Accra, puis à l'intérieur des terres à Akumajo, et

jusqu'en Jamaïque, où il croisera des personnages historiques de la résistance. Omar, élevé en bon musulman auprès de sa mère Ayisha, revient par deux fois à Ségou, pour y retrouver ses racines, puis pour la convertir à l'islam. Dieu-donné, élevé par une famille de Français à Saint-Louis, revient instinctivement vers Ségou pour y connaître le secret de sa naissance. Ahmed, recueilli par la même famille que son frère Dieudonné à Saint-Louis, ne reviendra à Ségou que pour participer à sa destruction, car il fait partie des tirailleurs français, qui ont raison de toutes les résistances par la puissance de leur feu.

Tous ces personnages ont quitté de gré ou de force, sont revenus après un exil volontaire ou non, ont pénétré en rêve ou en vrai, la ville de Ségou. Tous ces destins expriment l'attrait infini pour elle, qui représente à la fois la résilience de la civilisation ancestrale, et sa déchéance inéluctable.

Le premier chapitre du roman est comme un précipité de l'ensemble de l'œuvre, les éléments constitutifs s'y trouvant déjà réunis. Parallèlement au motif de l'intrigue en germe, apparaissent le panorama de la société et de ses coutumes, des paysages de la région et de l'architecture des habitations, des êtres dans leurs croyances et dans leurs habits. On perçoit déjà l'articulation de la fiction aux éléments historiques. C'est par les oreilles du premier personnage, Dousika, que nous parviennent les paroles d'un griot, personnalité centrale de la culture bambara, qui surgit à tout moment dans le quotidien des habitants, rappelant au lecteur le poids de la tradition orale. Le moment de la journée, de bon matin, permet d'aborder l'importance accordée aux rêves et à la communication avec les ancêtres, le type de nourriture consommée ou encore l'omniprésence du souci de la puissance sexuelle. Le fait que Dousika soit à la recherche sa femme, entraîne la description de l'espace de l'habitat, des occupations propres aux femmes et aux hommes, de leur tenue... Le fait que le quartier de « ses femmes » soit décrit, ainsi que ses relations à sa « première femme » introduit la donnée de la polygamie à la base du schéma familial. L'attitude de sa « bara muso » (ou « première femme ») est prétexte à conter sa haute naissance, et, partant, l'importance du nom des familles d'origine dans le respect que l'on doit à quelqu'un. Le fait que sa plus jeune femme soit sur le point d'accoucher permet de décrire son statut de captive d'une autre ethnie, capturée en guise de représailles du refus de payer un tribut au souverain de Ségou, et demandée « en mariage » par le personnage de Dou-

ka. L'événement de l'accouchement lui-même permet d'aborder les rites attachés à lui, mais aussi quelques personnages-clé tels que la « sage-femme » ou le « forgeron-féticheur ». Les rites qui entourent une naissance initie le lecteur à l'existence des « bolis », « objets fétiches (...) régulièrement arrosés de sang d'animaux, concentrés symboliques des forces de l'univers ». (T1 p. 21) Les réactions induites par cet accouchement permettent d'aborder les relations entre co-épouses. L'arrivée d'un homme blanc aux abords de la ville est reliée à l'action du roman ainsi qu'aux projections de l'auteure sur les réactions que cette présence dut provoquer : Dousika est convoqué d'urgence au palais et l'assemblée est secouée d'interrogations profondes sur les desseins des Blancs. La ville de Ségou, son histoire et les mythes s'y attachant, sa géographie et son économie, sont racontées dès l'instant où Dousika sort de chez lui. On voit la cité par ses yeux : l'animation qui y règne et les activités telles que le marché, le bazar avec ses captifs de guerre... L'arrivée de Dousika au palais entraîne une description de l'architecture de ce dernier, de son intérieur et du mansa Monzon Diarra qui l'habite. Monzon Diarra a vraiment régné, de 1787 à 1808, une occasion de parler de ses ascendants, et du fonctionnement de son assemblée.

Tiégoro, l'aîné des quatre fils de Dousika, incarne bien la fracture identitaire d'un homme pris entre sa culture d'origine et sa nouvelle croyance religieuse. Comme les autres membres de sa fratrie, on le suit de l'enfance à la mort, du début du roman jusqu'aux trois quarts du premier tome, et il continue d'apparaître régulièrement, dans les souvenirs ou les légendes attachées à sa personne jusqu'à la fin du deuxième tome.

Ce sont par ses oreilles et ses yeux d'enfant qu'une « autre » religion, inconnue, fantasmée, entre dans la famille Traoré, jusque là toute acquise aux croyances ancestrales.

« La veille, il avait entendu résonner l'appel du muezzin et quelque chose d'indicible s'était éveillé en lui. Il en était convaincu, c'était à lui que cette voix sublime s'adressait. (...) Ce qui l'intrigua, ce fut l'occupation à laquelle se livrait l'homme. Dans sa main droite il tenait une tige de bois terminée par une pointe acérée. La trempant dans un récipient, il traçait ensuite de minuscules dessins sur une surface blanche. » (T1 pp. 27-28)

« Ah, une autre religion qui parlerait d'amour! Qui interdirait ces funèbres sacrifices ! Qui délivrerait l'homme de la peur. Peur de l'invisible. Et même peur du visible ! » (T1 p. 29)

Par un riche jeu de regards extérieurs, la situation des personnages et de la société en général se trouve éclairée. Ici, il s'agit de la réflexion sur l'islam d'un féticheur traditionnel, à qui la famille Traoré confie ses interrogations sur l'insondable,

« L'islam ! Voilà qu'il frappait une des meilleures familles du royaume ! Il paraissait que le fils aîné de Dousika Traoré avait été converti par l'imam de la mosquée de la Pointe des Somonos. Jusqu'alors, ces gens-là ne faisaient pas de prosélytisme parmi les Bambaras. » (T1 p. 47)

La mise en scène d'une rencontre fortuite du féticheur et de Tiékoro met au jour des questions universelles : le mystère que constitue la conversion du jeune Bambara pour l'homme pétri de croyances ancestrales, et la distance que cette nouvelle religion offre au garçon pour maîtriser ses peurs d'enfant.

« Quelle force avait jeté cet adolescent sur le chemin de l'islam ? Où avait-il trouvé le courage de se détourner de pratiques honorées par sa famille et son peuple ? »

On assiste au mouvement de désacralisation de l'homme par l'enfant, fort d'un nouveau recul vis-à-vis de sa culture.

« Tiékoro fixait Koumaré. Peu à peu sa frayeur s'apaisait. Au lieu d'une forme redoutable, il n'avait plus sous les yeux qu'un homme d'âge mûr, presque un vieillard, la barbe raide et hirsute, portant autour de son corps des têtes d'oiseaux, des cornes de biche enveloppées de drap rouge, des queues de vaches et une peau de bouc grisâtre, véritable épouvantail. Avec une paisible hauteur, il salua : - *As salam aleykum...* » (T1 p. 49)

Plus tard, à de nombreux moments, le doute assaille Tiekoro.

« Il était trop croyant pour accepter l'idée d'une vengeance des ancêtres irrités par sa conversion. Pourtant cette crainte était là, tapie dans son esprit. L'aurait-il pu qu'il aurait consulté un féticheur capable d'entendre et d'interpréter les volontés des invisibles. » (T1 p. 114)

Son point de vue sur la guerre sainte dont il devine que les visées ne sont pas nécessairement pures est critique.

« Cette idée d'un jihad n'était pas pour déplaire entièrement à Tiékoro. Pourtant, il se demandait si ces desseins religieux avoués n'en cachaient pas d'autres plus méprisables : appétit de pouvoir temporel, soif de richesses matérielles, rivalités de toute sorte. » (T1 p. 119)

Tiékoro est tiraillé entre ses origines et sa religion.

« Pour la première fois, Tiékoro eut l'impression d'avoir trahi les siens. Ne s'était-il pas épris d'une religion au nom de laquelle on les traquait et on les massacrait ? » (T1 p. 159)

La vision extérieure d'un frère sur la conversion de Tiekoro permet de développer les arguments de la perte.

« Se convertir ! Renier les dieux de ses pères et à travers eux toute la civilisation, toute la culture qu'ils avaient élaborée, cela paraissait à Malobali un crime qui ne pouvait mériter de pardon. » (p. 226)

Le conflit de conscience atteint son paroxysme chez Tiéfolo qui perçoit son frère Tiékoro comme un ennemi de la culture bambara à abattre.

« Il lui semblait qu'il ne tenait pas seulement entre ses mains le sort du clan, mais l'avenir de Ségou dont la survie dépendait de sa réponse. Tiékoro disparu, l'islam n'aurait plus de propagateur ni dans la concession ni même dans le royaume. Le respect dû à la foi des ancêtres serait restauré. » (p. 341)

A la fin du roman, l'auteure fait jouer un rôle cynique au personnage d'Ahmed, arrière petit-fils de Dousika Traoré qui, revenant à Ségou en tant que soldat de l'armée française (il avait été élevé par une famille de Français à Saint-Louis au Sénégal), sera sans le savoir l'assassin de son propre frère. C'est le symbole d'une Afrique dénaturée où un descendant de noble bambara épouse les valeurs de ceux qui la mène à sa perte. Ce que permet pourtant le roman, c'est d'assister aux états d'âme qu'Ahmed a malgré tout, disant qu'il agit malgré lui, pris comme il l'est dans les rêts de l'H/histoire.

« Ainsi, c'était un Bambara, un Traoré ! Comme il avait raison de se sentir un bourreau ! Il revit les yeux tristes et étincelants de sa victime, et, pour contenir cette pitié, ce remords qui, s'ils les laissait, allaient changer le goût de sa vie, transformer chacune de ses victoires en douleurs et en hontes, il tourna vivement le dos à son interlocuteur. » (T2 p. 413)

Le personnage de Mohammed, fils de Tiékoro, est placé au cœur des luttes entre différents chefs spirituels de l'islam. Il est confié dès l'enfance à l'enseignement de Cheikou Hamadou ; celui-ci est un personnage historique, le fondateur de l'empire musulman du Macina dont la capitale fut Hamdallay. Mohammed se fera le messager de paix entre ce dernier et El Hadj Omar, autre chef spirituel qui mena un jihad meurtrier dans la région pour répandre la foi « pure ». Mohammed est placé au centre de ces querelles religieuses car il obtient la confiance et même l'amour de ce personnage sanguinaire, et le convainc de retarder l'attaque de Ségou, où il l'accueillera dans la concession de la famille Traoré. Lorsque Mohammed se fait exécuter par le mansa bambara pour l'exemple, on voit El Hadj Omar le pleurer.

Le personnage de Samuel, arrière petit-fils de Dousika, croise le chemin de plusieurs personnages historiques également. Il doit d'abord son prénom aux liens d'amitié qui unissaient son père Eucharistus (personnage de fiction) à Samuel Ayaji Crowther (personnage historique, premier Africain à être ordonné évêque au Nigéria en 1864). En Jamaïque, où il se rend pour retrouver la trace des Marrons du récit desquels, enfant, il avait été abreuvé par sa mère, il rencontre Deacon Paul Bogle, l'un des héros nationaux de la révolte contre l'oppression britannique, et mêle son histoire à la sienne.

Il est intéressant de noter que de nombreux passages présentent les croyances comme des faits avérés. La caste des forgerons-féticheurs joue un grand rôle dans les familles : on leur confie les rites tels que les sacrifices d'animaux lors des naissances, l'opération du prépuce des garçons lors du passage à l'âge adulte, le commerce avec les forces invisibles. La famille Traoré a un féticheur attiré, Koumaré, qui suit la famille de père en fils. Au début du roman, alors que les premiers malheurs s'abattent sur la famille, Koumaré s'isole pour interroger les esprits.

« En réalité, il était tombé en transe. Laisant là son corps d'homme, son esprit voyageait dans la région d'en bas. Ce voyage dura sept jours et sept nuits. En temps des humains, le voyage de Koumaré ne dura que trois jours et trois nuits. » (T1 p. 47)

La différence entre les unités temporelles habituelles et spirituelles est présentée comme s'il s'agissait d'une évidence. Ce sont d'ailleurs les jours spirituels qui sont annoncés en premier lieu, comme s'ils étaient la norme, et la traduction en jours temporels qui suit.

« Koumaré surtout était attentif, car il devait suivre l'âme de Dousika dans son voyage jusqu'à la demeure des ancêtres... afin que lui soit interdite la réincarnation dans le corps d'un enfant mâle. » (T1 p. 143)

Il s'agit certes du point de vue de ce personnage, féticheur et donc au cœur des croyances qui ont cours chez les Bambara de Ségou, mais on remarque qu'aucune distance n'est prise avec ce monde, le lecteur est plongé au premier degré dans sa réalité. Les âmes sont traitées comme des personnages à part entière, ayant un effet sensible sur les vivants :

« Cependant, l'âme de Dousika s'était adossée à la lucarne obstruée d'un bout de poterie... Sous ce regard terrible, Sira se recroquevillait... » (p. 140)

Les esprits parlent entre eux, et le personnage les entend comme s'il s'agissait

de vivants :

« La rue s'enfonçait dans l'obscurité et l'on entendait le murmure des esprits s'interrogeant : – Où va-t-elle à pareille heure avec son enfant ?
– Est-ce qu'elle n'est pas la fille de Diosséni-Kandian ?

Depuis longtemps, on n'avait pas appelé Nadié ainsi. » (p. 173)

Une épidémie de variole subit une personnification, sans précautions syntaxiques qui indiqueraient la distance à prendre avec ce phénomène :

« Sakpata, déesse de la variole, se fâcha. (...) Mortellement atteint, le prince Doba, glissa au pied du roi, le visage brusquement rose et boursoufflé, les yeux inondés de larmes putrides. Sakpata fixa Guézo avec méchanceté et siffla : Je t'épargne cette fois. Mais je reviendrai te chercher, tu ne m'échapperas pas... Puis en piaffant, elle revint vers les quartiers populaires. » (T1 p. 302)

Les esprits sont traités à égalité avec les êtres vivants et tangibles :

« Dehors, l'ombre s'épaississait et les invisibles investissaient le monde. Audacieux, ils chassaient les chauves-souris des arbres pour reposer à leur place, pénétraient dans les cases par tous les orifices et doucement, se penchaient sur les visages des dormeurs. » (T2 p. 60)

La place de choix donnée aux esprits ou au commerce des humains avec eux, constitue une preuve supplémentaire de l'importance qui leur est accordée. Le chapitre 8 de la deuxième partie du tome 2, commence par trois pages entières de conversation de Koumaré avec les esprits des ancêtres (pp. 177–179), et finit par deux pages et demie où l'esprit d'Olubunmi est traité comme un personnage pensant à part entière (pp. 183–185).

La fiction part à la rencontre de la pensée animiste, et celle-ci est donnée à voir comme une évidence. Ce traitement de l'intérieur semble être un parti-pris de l'auteure, qui ne se place pas à l'extérieur de cette culture, mais qui a

conquis le regard intérieur, sans jugement, de celui qui habite les êtres et les choses au-delà des siècles. Son écriture est perméable aux croyances, ce qui est une manière de marquer son camp.

D'autres sujets, tels que la polygamie, les sacrifices humains, le partage des femmes d'un défunt entre ses frères, jusqu'aux viols, semblent traités de manière sciemment dénuée de jugements préconçus. Priorité est donnée à l'appréhension interne de la réalité, donnant peu de prise au regard analytique, extérieur. Le lecteur entre ainsi de plain pied dans un univers autre, dans son foisonnement, avec un regard non pas voyeur ou moralisateur, mais un regard qui tente de saisir sans embellir, de rendre ce qui fut avec une main qui ne tremble pas.

Dans le roman *Ségou*, Maryse Condé semble avoir voulu saisir l'Histoire du continent africain au travers d'une région particulière, en captant l'essence des éléments qui ont altéré sa trajectoire. Il s'agit bien d'un récit d'aventure épique, peuplé de personnages soumis à des retournements romanesques, mais l'Histoire y est intimement mêlée pour redonner à entendre les grandes interrogations sur le destin de l'Afrique.

~ *Fin* ~

Notes

- 1) *Ségou : les murailles de terre* (1983) et *Ségou : la terre en miettes* (1984) Éditions Robert Laffont, Paris
- 2) *Heremakhonon* (1976) 10/18, Paris et *Une saison à Rihata* (1981) Laffont, Paris
- 3) *Autobiographical thightropes* Hewitt, Leah D. University of Nebraska Press : Lincoln & London, 1990
- 4) Interview accordée au Nouvel Observateur : <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20170609.OBS0492/maryse-conde-l-ecrivain-qui-ne-peut-plus-ecrire.html>
- 5) *Le fabuleux et triste destin d'Ivan et Ivana* éd. JC Lattès, 2017
- 6) *Esclavage et abolitionisme : Mémoires et systèmes de représentation* M-C. Rochmann, éd. Karthala, 2000
- 7) Base de données « île en île » : <http://ile-en-ile.org/conde/>
- 8) *Afrique, un continent difficile*, cit., (p. 23) M. Condé « Notre Librairie » N° 74,

1984

- 9) *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, réalisé sous la direction et le patronage de l'African Association au cours des années 1795, 1796 et 1797 par Mungo Park, chirurgien*
- 10) intervention de Maryse Condé dans l'émission *Apostrophe* du 8 juin 1984 sur France2
- 11) griot : membre de la caste des poètes musiciens, dépositaires de la tradition orale (Petit Robert)